

T 302, 9

Le Partage du cheval mort

Un militaire revenant de la guerre, rencontre un lion, un aigle, et une fourmi *enprès* un *chevau*. En passant, ils lui disent rien. Le lion dit :

— Si je l'appelais [pour] partager ?

[Le militaire] revient.

Effondré :

— L'intérieur, à l'aigle, et le reste, au lion.

Il repart, pas remercié ni récompensé. Ils le rappellent. [Le lion dit] :

— Tire un poil roux. [Tu diras :] « Par la vertu [...] [et tu seras] le plus fort des lions ».

L'aigle : une plume de la queue.

Le *fermi* : une de ses pattes.

Le [militaire] part, marche, arrive dans une ville, voit un beau château, se tourne en aigle et voltige pour voir ce qu'il y a.

La fille du roi le voyait se poser sur un arbre.

— Ah ! papa, le bel aigle !

Par la fenêtre, elle jetait du pain. L'aigle entre. On le prend, on ferme la fenêtre, et il est mis en cage.

Quand la demoiselle est couchée, il se tourne en fermi, sort, puis se tourne en militaire et va coucher vers elle. Et toujours elle disait :

— Ah ! papa, ça me chatouille !

Le roi s'est levé, et voyant tout tranquille :

— Voilà ton aigle bien tranquille !

L'autre se retourne en fermi puis en aigle.

Ainsi, deux fois. Et l'aigle se retourne en fermi, puis en militaire, et [le roi] retourne :

— Si tu me fais lever, ce coup-là, je te bats.

Et, toutes les nuits, elle ne disait plus rien. [2] Il couchait vers elle.

Alors, elle le dit à son père et ils se marient.

X Il se fait une guerre. Il faut qu'il parte. Il y avait un génie¹ qui alors lui enlève sa femme [et] la transporte très loin dans un palais. Elle résistait à ses avances et il ne [l']² avait jamais touchée.

Son mari, à son retour, ne trouve plus rien, part à sa recherche tant qu'il ne l'a pas trouvée, se tourne en aigle, arrive près d'un palais. Sa femme, à sa fenêtre, le reconnaît. Lui, se tourne en fermi, passe sous la porte, arrive près d'elle, lui cause.

— Demande à ce gars-là, il doit avoir un secret. Il faut [le] lui faire dire et nous tâcherons de le détruire. Tâche de le flatter pour cela.

Puis il sort, s'habille en domestique et quand le maître arrive, demande de l'ouvrage.

— Si, garder les vaches. Surtout ne me³ fais pas faire de délit ou je te fais manger par mon lion.

¹ Première notation rayée : un magicien.

² Ms : lui.

Il va garder ses vaches, [les] laisse faire un délit.

À force de le flatter, le troisième jour, [le génie] lui dit :

— J'ai un lion, toute ma force est dans son corps. Si on tue mon lion, il y a dans le corps de mon lion un pigeon ; dans son corps, [il y a] X trois œufs. Si on me les casse sur le front, je suis mort.

Il s'absente. L'autre [3] arrive aussitôt et elle lui raconte ça.

— Bon ! on va essayer de le détruire.

[Le militaire] retourne aux champs⁴ joindre le lion dans les bruyères.

— Veux-tu que nous nous empoignons ?

— Je veux bien.

— Ah ! tu es *ben* plus fort que moi, je nous *reprendrons*⁵ dans deux heures.

[Le militaire] arrive en lion, cette fois. Bataille.

— Arrête, tu me dois une revanche.

— Je te donne une heure.

[Le génie⁶] était las et malade.

— Je crois qu'on a maltraité mon lion.

Cette fois, [le militaire] l'a tué. Il l'éventre. Le pigeon se sauve, se change en aigle qui éventre le pigeon, prend les œufs.

L'autre, de plus en plus malade.

[Le militaire] porte les œufs à sa femme qui s'approche doucement et casse ses trois œufs sur le front et [il est] mort.

X Puis ils prennent la fortune et partent tous deux dans un bateau. Le marinier jette le militaire dans l'eau. Mais, sachant nager, il arrive au bord, se tourne en aigle et suit le bateau en volant.

Arrivé au château, le marinier dit au roi qu'il a sauvé sa fille, mais l'aigle était entré en même temps et (le roi avait dit à l'autre qu'il serait tué s'il ne ramenait pas sa fille et la promettait en mariage à celui qui la ramènerait) [4] [la fille du roi] raconte que ce n'est pas le matelot qui l'a sauvée, mais son mari.

On coupe la tête du marinier⁷.

Recueilli à Montifaut, Cne de Murlin, [vers 1881⁸] auprès de Claude et Caroline [Carrouée] s.a.i., [É.C. : Claude Rougelot, fils naturel de Françoise Rougelot qui a vécu avec Jean Carrois (t) (y) d'où le patronyme donné par Millien, né le 20/03/1852 à Montifaut, Cne de Murlin, journalier, résidant en 1881 à Montifaut ; Caroline Carroy, née à Murlin le 07/10/1868, couturière, mariée à Murlin le 10/11/1890 avec Jacques Picq, né le 13/10/1863 à

³ Première notation rayée : leur.

⁴ Dans l'interligne au-dessus de : aux champs, première notation rayée : se tourne en lion.

⁵ = Nous reprendrons le combat.

⁶ Ms : l'autre.

⁷ Texte entièrement barré, comme chaque fois que M. publie une version.

⁸ D'après une convocation du comice agricole de l'arrondissement de Cosne, datée du 19 avril 1881 adressée à M.

Saint-Aubin-les-Forges, journalier]. *Titre original* : Le Corps sans âme⁹. Arch., Ms 55/7. Feuille volante Carrouée/14 (1-4).

Marque de transcription de P. Delarue

Publié par Millien, Paris Centre du 25 avril 1909¹⁰. (Copie pour le fichier ATP par G. Delarue).

Repris par F. Morvan, CB, p. 146-153.

Catalogue, I, n° 9, vers. B, p. 138.

Texte publié dans Paris Centre¹¹

Le Corps sans âme

Il y avait une fois un soldat revenant de la guerre, avec son congé.

Chemin faisant, il rencontra un lion, un aigle et une fourmi qui se disputaient un cheval mort.

Il passa à côté d'eux en les saluant, non sans appréhension et, comme il s'éloignait, le lion dit à son compagnon :

— Voilà un homme qui nous mettrait peut-être d'accord pour faire le partage de ce cheval.

— Oui, dirent les autres. Appelle-le.

Et le lion l'appelle. Le soldat revint sur ses pas, peu rassuré, ne sachant ce qu'on lui voulait. Il accepta la mission qui lui était offerte et donna au lion la partie la plus charnue : les cuisses du cheval ; à l'aigle, l'intérieur et la poitrine qu'il pourrait facilement disséquer au moyen de son bec, et, à la fourmi, la tête qui devait, une fois dépouillée, lui servir de refuge contre la pluie. Et il continua son chemin.

Les trois animaux étaient très contents du partage.

— Nous avons oublié, dit le lion, de remercier ce passant ; je vais le rappeler.

En entendant de nouveau la voix du lion, l'homme se prit à trembler, mais il obéit, n'osant pas s'enfuir.

— Nous tenons à vous remercier, dit le lion. Combien vous est-il dû pour votre peine ?

— Rien, répondit l'homme ; je n'ai pensé qu'à vous rendre service.

— Eh bien ! reprit le lion, je veux te faire un cadeau. Tire de ma queue un poil roux, par la vertu duquel tu pourras devenir le plus fort des lions.

— Prends, dit l'aigle à son tour, une plume de mon aile et par sa vertu tu pourras te changer en aigle.

⁹ Note de M. en travers du f. 4 : aigle, lion, fourmi. (var[iante] du Corps sans âme). Montifaut

¹⁰ M. avait préparé un dossier sur le Corps sans âme qui devait accompagner cette version. On trouvera ce dossier qui n'a pas été publié par Paris Centre, T 302, Analyse et résumé

¹¹ P. Delarue qualifie ce texte de « version littéraire très arrangée. »

— Moi, dit la fourmi, je te donne une de mes pattes, moyennant quoi tu te changeras à ton gré en fourmi.

Le soldat remercie et se mit en route.

Il arriva dans la soirée près d'une grande ville. Le château du roi brillait au soleil couchant et à une de ses fenêtres se penchait une belle fille qui sembla au militaire la plus belle du monde. Pour la voir de plus près, il se changea en aigle et se posa sur un arbre dont les branches effleuraient presque la fenêtre.

— Oh ! mon père, s'écria la fille du roi, voyez le bel oiseau ! Si l'on pouvait le prendre !

Elle jetait sur les bords de la fenêtre des graines et des miettes. L'aigle, peu farouche, vint les becqueter. En un clin d'œil, il fut capturé et mis en cage, dans la chambre même de la jeune fille.

La nuit venue, le soldat prit la forme d'une fourmi, sortit de la cage et s'approcha du lit de la princesse.

Celle-ci s'effrayait de sentir la fourmi marcher sur ses mains, le long de ses bras ; elle appelait son père qui couchait dans la chambre voisine. Il se levait :

— Qu'as-tu à crier ainsi ? Ton aigle est bien tranquille (car la fourmi redevenait aigle, jusqu'à ce que le roi quittât la chambre).

Peu après, la jeune fille, qui ne pouvait dormir, appelait de nouveau. Et le roi finit par s'impatienter et la menacer.

Le soldat prit, après quelques nuits, le parti de se montrer dans sa forme humaine à la jeune fille, avec tous les ménagements possibles.

Son premier effroi calmé, elle fut séduite par la parole et la bonne mine du jeune homme qui lui jura un amour éternel et promit de l'épouser dès que les circonstances le permettraient. Il fut convenu que le soldat se présenterait le lendemain au roi, demandant à prendre du service dans son armée.

Le roi fut enchanté d'enrôler un beau militaire. Le jeune homme arriva bien vite à un grade élevé et, voyant son amour partagé par la princesse, il n'avait rien à désirer, jusqu'au jour où, avec le consentement du roi, il pourrait épouser la belle.

Mais voici qu'une guerre s'éleva entre le roi et un de ses voisins. Notre soldat s'y distingua parmi les meilleurs capitaines et sa valeur contribua beaucoup à la victoire qui détermina une paix glorieuse.

Hélas ! Quand le roi rentra dans sa capitale avec son armée, une grande douleur l'y attendait.

Sa fille avait disparu, enlevée, emportée en quelle lointaine région — personne ne le pouvait dire.

Il promit immédiatement de la donner en mariage à quiconque la lui ramènerait vivante.

Le premier qui partit fut le soldat, dont le désespoir n'avait d'égal que le désir de venger sa chère princesse.

Il marcha longtemps, longtemps et arriva un jour devant un bras de mer ; pour le franchir, il se changea en aigle et découvrit sur le bord opposé un superbe palais. Comme il en approchait, quelles ne furent pas sa surprise et sa joie de voir à la plus haute fenêtre une femme qui ressemblait à celle qu'il avait perdue !

Tout aussitôt, en forme de fourmi, il se glisse sous la porte du palais, monte lentement les escaliers et s'introduit dans la chambre de la princesse. C'était elle !

Il reprend sa figure humaine et se fait reconnaître.

— Ah ! lui dit-elle, que je suis heureuse de te voir ! Je me croyais bien perdue pour toujours.

— Comment se fait-il que tu sois ici ?

— Je suis prisonnière chez un géant, le Corps sans âme, qui m'a enlevée, une nuit, pendant la guerre. Il voudrait m'épouser, mais jusqu'ici, j'ai pu, par des promesses, le décider à différer.

Il est absent en ce moment. Quand il rentrera, présente-toi à lui comme un domestique qui cherche de l'ouvrage.

Il te prendra, et nous verrons ce que nous pourrons faire pour lui échapper.

Le Corps sans âme avait justement besoin d'un serviteur pour garder son nombreux troupeau de vaches. Il accepta notre soldat.

— Mais, lui dit-il, je te défends de franchir avec les vaches la limite de la pâture ; au-delà, c'est le domaine de mon lion, et tu serais dévoré.

Le premier jour, le nouveau pâtre revint avec ses vaches qu'il avait tenues dans les limites prescrites. La nuit, changé en fourmi, il s'introduisit dans la chambre de la princesse et ils formèrent de beaux projets de délivrance.

— Montre-toi plus aimable avec le géant, lui dit-il, pour qu'il soit sans défiance.

Le lendemain, comme deux ou trois vaches s'étaient aventurées sur le terrain défendu, le soldat vit courir sur lui un énorme lion rugissant ; il n'eut que le temps de se transformer lui-même en lion, et le combat s'engagea.

Au bout d'une heure, le lion du géant, meurtri, prit la fuite, sans que son adversaire fût gravement touché.

La nuit suivante, il se glissa encore en fourmi jusqu'à la chambre de la princesse. Elle n'était pas seule. Le Corps sans âme s'y trouvait.

— Princesse, disait-il, je me sens très las et languissant. Je crois que mon lion a été maltraité.

— Et que peut vous faire le mauvais traitement de votre lion ?

— Cela est mon secret.

La fourmi écoutait. Quand le géant fut sorti :

— Il faut absolument, dit le soldat, arriver à connaître le secret. Tâche de l'obtenir la nuit prochaine.

Connaissant sa force, le soldat ne craignait plus de laisser les vaches empiéter sur le terrain réservé. Comme la veille, le lion se précipita sur lui, plus furieux encore ; mais le combat, plus terrible, ne fut pas aussi long. Le lion, déjà battu, s'enfuit à bout de forces, la queue entre les jambes.

Quand le soldat, devenu fourmi, pénétra chez la belle, la nuit venue, le Corps sans âme gémissait, pouvant à peine parler :

— Ah ! mon lion est très malade, très malade...

— Il guérira, répondit la princesse. Mais de quel secret parliez-vous hier ?

— Un secret dont dépend ma vie.

— Je ne croyais pas que vous aviez des secrets pour moi.

Le géant se taisait. Puis, en hésitant :

— Toute ma force... est dans mon lion. Dans son corps, il y a un pigeon ; dans ce pigeon, il y a un œuf et ma vie est dans cet œuf. Si on me cassait cet œuf sur le front, je serais mort.

Inutile de dire avec quelle satisfaction le soldat et la jeune fille entendaient ce propos, et avec quelle impatiente ardeur celui-là attendit l'heure de rencontrer le lion du Corps sans âme.

Il entra avec tout son troupeau sur le domaine du lion. L'animal, écumant de rage, se rua sur lui. Ses derniers efforts furent effroyables, mais impuissants : il ne tarda pas à tomber mort devant son adversaire.

Le soldat s'était muni d'un couteau bien aiguisé ; comme il ouvrait le corps du lion, un pigeon en sortit et prit son vol.

Lui, changé en aigle l'atteignit et l'éventra. Il prit l'œuf dans ses serres et l'emporta jusqu'à la fenêtre ouverte où la princesse l'attendait.

Elle n'eut pas de peine à le casser sur le front du géant qui était déjà à demi-mort et qui expira dès que l'œuf fut brisé.

Les voilà donc maîtres du château. Ils s'emparent du trésor du géant et s'apprêtent à partir dans leur pays.

Arrivés devant le petit bras de mer, ils sont abordés par un marinier qui leur offre de les conduire dans son bateau. Et ils acceptent.

Or ce marinier était un de ceux qui étaient partis à la recherche de la princesse. Au milieu de la traversé, il dit au soldat :

— Voyez donc ici... ce poisson !

Et comme le soldat se penchait, l'autre le pousse, le jette à l'eau. Heureusement, un petit sloop était proche et le soldat put l'atteindre à la nage. Aussitôt changé en aigle, il suivit le bateau en volant, arrivé au bord en même temps et pénétra dans la cour du château du roi à la même heure que la princesse, conduite par le marinier.

Celui-ci avait, à force de menaces, obtenu d'elle qu'il se ferait passer pour son sauveur.

Ce fut une grande joie à la cour. Le roi complimenta le libérateur de sa fille et pour tenir sa parole, ordonna que le mariage se fît dans les trois jours. Seule, la princesse demeurait triste et pensive.

Mais voici que se présenta, le lendemain, le soldat qui avait quitté sa forme d'aigle. Le roi, mécontent de son insuccès, le reçoit froidement.

— Sire, dit-il, je viens réclamer mes droits. C'est moi qui doit épouser la princesse.

Le marinier se trouvait présent.

— Sire, c'est un imposteur. Qui accompagnait la princesse ? Est-ce lui ou moi ?

— Qu'on appelle ma fille, dit le roi.

La princesse, en entrant, aperçut le soldat ; elle courut à lui, se jeta dans ses bras.

— Le voici, mon père, celui qui m'a sauvé, lui seul !

Et elle raconta tout ce qui s'était passé.

Justice fut faite : le marinier eut la tête tranchée.

Le soldat épousa la princesse, et peu de temps après, le roi, devenu vieux, abdiqua en sa faveur.

Achille Millien

Cette version est suivie de la note suivante :

De ce conte, j'ai recueilli de nombreuses versions dont la plupart contiennent des variantes intéressantes. Celle qu'on vient de lire est la plus complète ; elle réunit quatre éléments ordinairement isolés :

1. les dons des animaux reconnaissants
2. la délivrance de la princesse

3. le sauvetage du héros

4. la punition du traître

Le thème principal porte sur un être fantastique (géant, ogre) dont la vie est en dehors de lui-même.

Ce conte a été retrouvé dans son type essentiel, non seulement en France, dans tous les pays d'Europe, jusque chez les Lapons, mais encore plus loin, chez les Arabes, les Siamois, dans l'Inde, etc., même dans l'Égypte des Pharaons (voir un conte publié par M. Maspéro¹².)

Les pauvres Morvandiaux, qui charmèrent leurs veillées pendant de longs siècles par les récits dédaignés, ne se doutèrent pas que leur " littérature " possédait d'aussi antiques lettres de noblesse.

A.M.

Cette version publiée dans Paris-Centre, signée Achille Millien, ne comporte aucune indication de sources.

¹² Il s'agit de Maspéro, Gaston, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1882. Cet ouvrage ne fait pas partie de la bibliothèque folklorique de Millien conservée à la bibliothèque municipale de Nevers.